

Génuflexion

Avocate à Genova, spécialisée en Droits humains et Immigration,
ALESSANDRA BALLERINI est membre de *Avvocato di strada* (Avocats de rue).

Article initialement publié dans la *Repubblica di Genova*
du 14 janvier 2023, traduit de l'italien par Jean Tonglet.

De temps en temps, ça arrive et c'est terrible. Cela peut arriver au milieu d'une réunion, pendant que vous expliquez à votre interlocuteur le contenu infâme des papiers qu'il tient dans ses mains, lorsque vous essayez de lui faire comprendre, de traduire en mots compréhensibles quelque chose que vous considérez vous-même comme insensé : le mécanisme bureaucratique pervers, dans lequel sa requête pour obtenir la reconnaissance de droits qui devraient être sacrés ou au moins inviolables, s'est désastreusement enrayée.

C'est peut-être à ce moment-là, lorsque la banalité du mal est dévoilée dans toute sa cruauté indifférente et que votre client découvre que son droit au séjour a été refusé, que son temps a expiré, parce qu'une autorité a décidé qu'il devait retourner chez lui, ou à la case précédente de son parcours personnel et infernal (qu'il s'agisse d'un centre de détention, d'un arrêté d'expulsion ou d'un transfert, peu importe) ; c'est peut-être là, à ce moment-là, dans ce moment de panique, que surgit ce geste insupportable. Ou alors, plus facilement, cela se produit à la fin de la réunion, avant les adieux, quand on est déjà debout, les corps n'étant plus séparés par le bureau, sans aucune barrière entre les regards, n'étant plus distraits par les papiers ou les signatures. D'autres fois, beaucoup plus rares et plus heureuses, ce n'est pas le désespoir qui fait plier les genoux, mais une gratitude confuse adressée plus aux dieux qu'aux hommes (ou femmes) simples spectateurs de son accomplissement.

Mais dans tous les cas, être témoin d'un tel geste me cause une douleur gênée et une forme d'impatience.

Je tends alors immédiatement la main, comme pour ramasser mon interlocuteur en gémulation sur le sol, afin qu'il se remette debout, fier, entier dans sa dignité déjà tant de fois éprouvée et piétinée.

Ce n'est pas seulement de la honte, ai-je pensé, c'est du découragement et de l'irritation. Cela me mortifie d'être témoin de son humiliation et de penser qu'il a jugé nécessaire de faire ce geste avec moi aussi. Et cela me décourage d'imaginer combien d'autres fois il a dû s'agenouiller, comme il le fait maintenant avec moi, implorant avec des mots et des regards, ses bourreaux, invoquant quelque pitié latente.

Cette fois, je m'agenouille instinctivement aussi, pour rétablir l'égalité des regards et des hauteurs, et j'essaie de le tirer vers le haut, presque de force.

Je lui dis, d'une voix un peu trop forte pour que cela ressemble à un simple conseil, qu'il ne doit pas s'agenouiller devant moi. J'essaie de répéter, pour me rassurer plus que lui, que je vais quand même l'aider du mieux que je peux, parce que c'est mon devoir et aussi un plaisir narcissique d'essayer de redresser les torts et de rétablir les droits.

Me supplier ne sert ni n'aide en rien. Mon âge et l'érosion de mes ligaments ne me permettent pas de m'accroupir encore sur le sol et de lui parler.

Finalement, je me lève avec un grincement maladroit des articulations, je l'étreins à moitié, maladroitement à cause de la pandémie et de la différence des sexes, et je le raccompagne à la porte avant qu'il ne puisse tenter d'autres mouvements de prière. Je reste avec une douleur amère à l'intérieur, une contagion d'humiliation. Et j'ai surtout honte d'appartenir à une espèce de bipèdes capable de forcer ou d'inciter ses congénères à s'agenouiller pour faire reconnaître leurs droits. ■